

## PROLOGUE

Je n'attendais plus rien de tout cela, plus rien. J'avais le sourire, tout juste assez pour ne plus rien attendre, et il est arrivé. Il a tout bouleversé, il ne m'a pas regardée, je ne dirais pas que nos yeux se sont croisés au moment où, alarme lancinante, il a franchi les portes du métro à moitié vide. Moi-même à moitié vide, vide d'avoir donné tous ces sourires, toute cette soirée qui m'avait, comme d'habitude, transportée de comptoir en comptoir. Assez de sourires seulement pour enfoncer une clé dans sa serrure et dire : « Oui, j'ai passé une bonne soirée, oui je suis fatiguée, bonne nuit ». J'avais les cheveux emmêlés, un goût d'alcool fort sous le palais ; il ne m'a pas regardée. De ses traits émanent les vestiges d'une soirée agréable, sans plus, le temps de rentrer chez soi, de fumer une cigarette à la fenêtre. On ne s'est pas regardés et pourtant on s'est tout dit. Lui ne m'a rien dit, moi j'ai tout donné le temps de quelques stations. Le temps s'était arrêté. Déchiffrant les symboles sur les murs du métro, la bouche entrouverte, signe d'une

fatigue, il n'avait pas l'air épuisé, il avait l'air de rien. Non pas l'air d'un personnage sans utilité, sans consistance... Non pas l'air de ce que l'on n'a jamais vu, un sentiment sans pareil, vingt-quatre ans peut-être vingt-cinq, l'air d'avoir vécu des choses qui n'arrivent pas, qui ne se vivent pas. Sous le poids – je pense – de mon regard fasciné, il a fini par lever les yeux vers moi. Pas un sourire, mais un regard à mi-chemin entre la dureté et le découragement. Il n'était plus là, il n'avait jamais été dans ce métro, peut-être ne m'a-t-il même pas vue ? Incapable de resserrer mes lèvres, de détourner le regard du personnage me faisant face, j'attendais, attentive, imperturbable, je contemplais ce qui me semblait être une exception, un visage qui, submergé par la foule, disparaîtrait sous peu. Je ne cillais pas, aspirais chaque détail de son visage, de ses mains, jusqu'à la forme de ses longs doigts carrés, rongés avec application, j'admirais le cordon immaculé qui susurrant à son oreille une berceuse semblait-il, tant ses traits étaient détendus, comme si je n'avais jamais vu cela auparavant. La couleur de ses cheveux prenait un sens nouveau, je me plaisais à imaginer sa voix, une voix douce et rauque, pleine d'histoires. Ses yeux ne m'ont pas lâchée, comme lorsque, à cause de la fatigue, le regard se bloque. Il n'a pas semblé me voir, ou alors j'étais transparente et je

n'y faisais pas attention, plus rien n'avait d'importance. Les stations défilait sous ses yeux, je pouvais lire leur nom dans leur reflet. Je n'aurais pas pu dire s'il était beau, même si je l'avais envisagé, ça ne m'intéressait pas. Les minutes m'ont paru durer des heures, jusqu'au déchirement, un mouvement brusque dans la jambe droite, un bruit sourd. Fascinée, je n'ai même pas saisi qu'il se levait, trop rapide, trop brutal, et déjà les larmes me montaient aux yeux. J'ai suivi sa silhouette, entendu l'alarme assourdissante, les portes se fermer, regardé la courbe de son dos, décrypté chacun de ses mouvements. Il s'est retourné, je ne sais pas s'il m'a regardée, je ne sais pas s'il m'a vue, mais il m'a semblé m'accrocher à ses pupilles. Il m'a bouleversée, je suis sortie au terminus, abattue, les larmes aux yeux ; c'était terminé, nous n'avions même pas échangé de mots, mais il m'avait tout dit sans le vouloir, j'avais tout compris et j'ai su que je n'arriverai jamais plus à vivre sans ça. En une poignée de secondes, je m'étais sentie plus proche de lui que de n'importe qui, je m'étais retrouvée nue devant ses yeux, apeurée ; il n'avait rien vu, rien cherché à comprendre, il était parti, s'était retourné, pas un sourire... C'était fini, et j'en étais meurtrie. Assommée, j'étais assommée.

*Sophia*

Ce matin, je me réveille tôt, avec le sentiment que tout cela n'était qu'un rêve dû à mes excès de la veille. Vaseuse, j'atterris dans la salle de bains, les yeux fixés à mon reflet, regrettant les deux derniers verres bus la veille, tout en me massant les tempes.

Les pierres s'installent dans mon estomac, remplaçant les plumes, laissant derrière moi le statut d'étudiante qui ne m'allait que trop bien. Entrée dans la vie active, sans excuses, sans parade, avec les responsabilités qui m'incombent. Et maintenant, que vais-je faire ? De toute façon, pour l'instant, je n'ai pas le temps d'y réfléchir, ça ne sert à rien de poser la question, il n'y a pas de temps pour y répondre ; il y a une ligne toute tracée qui m'attend, sans compter la vingtaine de têtes blondes qui risquent de m'attendre chaque matin pendant un bon bout de temps.

Seulement voilà, les verres s'enchaînent, on le fête tellement ce diplôme si longtemps attendu, qu'on finit par l'oublier, qu'on ne fête plus rien et bientôt le master en poche puis l'entrée dans ma classe. La mienne.

Un sourire s'affiche sur mon visage à la perspective de ma rencontre avec mes futurs élèves. J'étales, en me pressant, un rouge à lèvres écarlate et attrape mes affaires avant de claquer la porte et de courir des escaliers à la porte du métro. Je m'engouffre dans la rame bondée, choisis d'écouter de la musique, du genre de celles qui vous donnent le sourire, j'essaie de rester concentrée et de garder les yeux ouverts malgré une nuit beaucoup trop courte. Suivant l'adresse de mon affectation, je parviens en une vingtaine de minutes dans la rue où se trouve l'école maternelle dans laquelle je vais passer l'année. Les rues sont silencieuses et désertes. Je sonne avant de franchir la grande porte de cette école qui deviendra bientôt familière et me présente à mes futurs collègues.

La journée est passée à une vitesse folle, m'épuisant littéralement. Je franchis la porte de mon appartement presque à genoux. Le stress accumulé et le manque de sommeil, conditionné par de nombreuses nuits immaculées, faites de soirées plus ou moins arrosées durant les vacances, me pèsent tant que je m'endors une fois

affalée sur le canapé du salon. Il fait nuit lorsque je me réveille en sursaut : je porte encore mes chaussures et mon appartement est plongé dans l'obscurité, je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est. Me dirigeant vers la cuisine, je constate qu'il est vingt-deux heures – encore tôt – et pousse un soupir de soulagement, la soirée n'est pas terminée. Je fouille dans mon sac à main pour en sortir mon paquet de cigarettes et en allume une, tout en ouvrant la fenêtre pour contempler la vue sur Paris que m'offre cet appartement. Je me suis très vite habituée à vivre seule ; à vrai dire, j'étais tellement pressée de quitter le domicile familial pour pouvoir être indépendante que je savoure chaque instant de ma nouvelle vie depuis deux mois. Les vacances scolaires ont permis le va-et-vient incessant de mes amis dans l'appartement ; le silence qui y règne désormais ressemble presque à un dépaysement... En consultant mon téléphone, je remarque un appel manqué de Manelle et la rappelle presque immédiatement.

– Sophia ! Comment ça s'est passé ? hurle-t-elle.

– Pas si fort, je viens de me réveiller ! Super et toi ? J'ai une classe de petits, beaucoup de larmes, mais ils sont trop mignons !

La conversation dure environ vingt minutes avant

que Manelle me laisse, happée par son homme, en me promettant de passer boire un verre dans la semaine.

La journée du lendemain se solde par un mal de tête causé par les pleurs de mes élèves, mais un sourire qui s'élargit à mesure que j'apprends à connaître ces petits êtres en pleine découverte. À peine arrivée chez moi, j'entends la sonnerie de l'interphone, je décroche et entends la voix de mon meilleur ami, Raphael. J'appuie sur le bouton déverrouillant la lourde porte d'entrée de l'immeuble et, quelques minutes plus tard, il est confortablement installé dans mon canapé.

– Comment tu vas ?

– Bien et toi Raph ? Tu sors du travail ?

– Oui... Je me suis dit que j'allais passer te voir. Tu as repris, toi, c'est ça ?

– Bravo Raphael ! Tu te souviens du jour de la rentrée des classes !

– On va faire un tour ?

J'hésite un moment puis je me laisse tenter, je n'ai pas grand-chose à préparer pour demain, et boire un verre ne peut pas me faire de mal.

Nous arrivons à notre bar habituel sur les coups de dix-neuf heures, commandons une bière après avoir salué les serveurs et le patron. En terrasse, Raphael me propose une cigarette avant d'entrer dans le vif du sujet.

– En fait, je voulais avoir ton avis au sujet de Sarah...

– Ah ! J'en étais sûre ! Tu voulais donc me parler de quelque chose en particulier !

– Oui, dit-il en rougissant. Tu sais qu'elle me plaît, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Pourtant, je n'arrive pas à comprendre où tout cela va nous mener... Elle m'a embrassé samedi...

J'acquiesce de nouveau. Je les ai surpris en cherchant les toilettes. Raphael semble étonné de mon hochement de tête.

– Tu le savais ?! Moi qui pensais t'annoncer un scoop ! s'indigne-t-il.

– Je vous ai vus, oui. Je cherchais les toilettes, mais j'ai plutôt trouvé ta langue dans sa bouche.

La discussion se poursuit tandis que j'essaie de conseiller mon ami le plus efficacement possible sur la manière dont il pourrait se rapprocher de notre amie Sarah, sans toutefois le refroidir en mettant en avant son penchant pour la fuite dès qu'un engagement est nécessaire. Raphael opte finalement pour un haussement d'épaules en murmurant : « Nous verrons bien ce qu'il se passera ! » Je le prends dans mes bras et lui dépose un baiser sur la joue pour le réconforter un peu. Les bières s'enchaînent alors que Raphael s'étale sur la

nécessité pour moi de trouver un mec, « même pour une aventure », précise-t-il. Il sous-entend, un peu moqueur, que j'ai l'air en manque de contacts physiques plutôt approfondis. Je finis par l'avouer.

– C'est vrai que ça fait à peu près un mois que je n'ai pas eu de beau jeune homme dans mon lit, et ce n'est pas avec la pelle roulée à Marco lorsque j'ai abusé des shooters que cela va s'arranger...

– La pelle roulée à Marco, le serveur qui travaille ici ?! s'étonne Raphael pendant que je lui fais signe de baisser d'un ton. Bon, je veux bien que tu le trouves plutôt hot avec un verre dans le nez...

– Plusieurs !

– Oui bon, plusieurs, ça ne change rien, Sophia. Il est marié ! Il a sûrement une colonie de gosses à la maison et merde, il doit avoir quarante piges !

Je hausse les épaules tandis que Raphael se moque ouvertement de moi. La nuit commence à tomber lorsque mes yeux se fixent sur un jeune homme au téléphone sur le trottoir d'en face. Raphael suit mon regard et l'interpelle avant que j'aie le temps de le reconnaître. C'est Yann ! Il traverse la rue, raccroche rapidement et vient à notre rencontre, il me serre dans ses bras.

– Sophia ! Ça fait une éternité que je ne t'avais pas vue ! Enfin, deux semaines quoi, depuis que je suis

parti en vacances ! Raph, ça va ? Vous n'êtes que tous les deux ?

– Ouais, tu peux te joindre à nous si tu veux, pour boire une bière ! propose Raphael.

Un sourire illumine le visage de Yann, qui s'installe en face de nous, après avoir commandé trois bières au bar. Il me tend une cigarette que j'accepte et finit par nous demander les nouvelles. Deux bières plus tard, le ventre vide, j'accuse le coup et explique aux garçons que je me lève tôt le lendemain et que la gueule de bois n'est pas la meilleure idée qui soit pour gérer les larmes et les cris des enfants de trois ans. Après les avoir rassurés (j'habite à trois stations de métro du bar), je les embrasse et m'engouffre dans le métro. Un peu émoustillée par les cinq bières avalées, j'utilise ma carte de transport pour dépasser les tourniquets. Très vite, j'entends le bruit du métro, de mon métro, sur le quai. Je presse le pas, je cours après le métro comme je cours après le temps, mais le temps n'attend pas, le métro non plus. Résignée, les joues encore rougies par ma « course » ou plutôt les bières que j'ai bues ce soir, je m'installe sur un siège inconfortable, le regard tourné vers le minuteur qui affiche « 5 minutes ». La vie n'est faite que de cinq minutes, « j'arrive dans cinq minutes », « on s'est ratés de cinq minutes », « tu as

cinq minutes pour te préparer et après on part », « les enfants arrivent dans cinq minutes », c'est monstrueusement déprimant. Au moment où je m'imagine me glisser sous ma couette, le minuteur clignote et le métro fait son entrée. Une fois que je suis installée sur le strapontin, mon téléphone vibre dans la poche de mon jean, mais je suis tellement engourdie que je ne prends même pas la peine de le consulter, je lève enfin la tête. D'abord, je ne vois rien ; d'ailleurs, je ne regarde rien, puis mon champ de vision se précise et je remarque vaguement un jeune homme assis à deux mètres de moi, rien n'attire mon attention assez longtemps pour que j'oublie mon portable qui vibre encore dans ma poche, j'y regarde de plus près en quelques secondes et le remets dans ma poche. Raphael qui me demande si je suis bien rentrée. Oui, je rentre bien, donc ma réponse attendra. Je me replonge dans mes pensées, en dirigeant mes yeux sur la chose la moins inintéressante de ma vision et croise le regard du jeune homme assis en face de moi. Une révélation ! Les minutes semblent passer si vite et pourtant j'ai le temps de saisir chaque détail de son être et de m'y accrocher, j'ai le temps de le ressentir et de lire en lui comme dans un livre, je crois. J'ai toujours adoré lire, observer les gens, mais je ne l'avais jamais fait comme je l'observe lui ; je ne parviens pas à